

François Busnel | L'Express | 23 avril 2015

Jadis, on appelait cela une sottie. Une pièce de théâtre dans laquelle chaque personnage, éminent membre de la société, est en réalité un fou déguisé en honnête homme... La fête joyeuse recouvre aujourd'hui ses lettres de noblesse grâce à la plume tantôt alerte, tantôt nonchalante de Georges Picard.

C'est toujours le même théâtre, même si la forme littéraire a un peu changé : les alexandrins ont laissé la place au genre épistolaire et les moines ou aristocrates d'antan sont les intellectuels, bateleurs médiatiques, hommes politiques et autres marionnettes des temps modernes.

Tout est dans le titre : *Merci aux ambitieux de s'occuper du monde à ma place*.

On doit à Georges Picard de merveilleux livres aux titres ravageurs : *Petit traité à l'usage de ceux qui veulent toujours avoir raison*, *Le Génie à l'usage de ceux qui n'en ont pas*, *Du malheur de trop penser à soi* ou encore *De la connerie*. Ce sont des pamphlets gais et ironiques, qui empruntent leur légèreté à Alexandre Vialatte ou à Gérard Oberlé, leur mélancolie à Jean-Claude Pirotte, leur désinvolture à Denis Grozdanovitch, et leur sens de la formule à Georges Perros.

La touche Picard, c'est ce surcroît de fantaisie et de profondeur (si l'on entend par profondeur cette persévérance à imaginer derrière toute chose quelque chose de plus fondamental).

Un art de vivre par temps de catastrophes

Le narrateur de ce nouveau bijou d'humour est un ancien Parisien transformé en campagnard à 60 ans passés. Il répond à la lettre que lui a envoyée un vieil ami... quinze ans plus tôt. Autant dire qu'il a eu le temps de mûrir sa missive. Cette lettre vagabonde, faite de zigzags, répond surtout à l'amertume qu'il est de bon ton d'afficher aujourd'hui, derrière un air détaché,

dès lors que l'on parle du monde comme il va. Faut-il s'engager ou rentrer dans son trou?

A la posture notre gaillard préfère la nature, il fait l'éloge du bricolage, du non-agir des taoïstes (à moins qu'il ne s'agisse, à la réflexion, de la bulle tranquille des oisifs), d'une dose minimale de naïveté (meilleur recours contre le cynisme, invivable à la longue)... Un art de vivre par temps de catastrophes, en somme.

Alors que le catéchisme idéologique continue de se porter à merveille, la lecture de ce petit livre procure un supplément de bonne humeur dont on aurait grand tort de se priver.

Jean-Pierre Thibaudat | Médiapart | 27 avril 2015

C'est à la librairie Ombres blanches à Toulouse que je suis tombé sur un livre non identifié comme essai, journal ou roman mais qui tient des trois genres à la fois: « Merci aux ambitieux de s'occuper du monde à ma place ». Un tel titre publié chez José Corti (sous la houlette de son sigle étoilé : « rien de commun »), cela ne faisait aucun doute : j'avais devant moi un livre de Georges Picard. J'allais l'ouvrir quand l'un des jeunes animateurs de la librairie me confia : « c'est un auteur que nous défendons beaucoup ! ». Le libraire défend les livres, les autres se contentent d'en vendre. J'ai donc acheté le dernier Picard.

Le monde vu de Beauvilliers

C'est le titre d'un autre livre de cet auteur que je ne connaissais pas qui, il y a quelques années, m'avait intrigué, exposé en vitrine de la librairie Corti, à deux pas du théâtre de l'Odéon : « Le vagabond approximatif ». Comment résister à un tel titre ? D'ailleurs le premier plaisir que l'on a en ouvrant un nouveau livre de Georges Picard, c'est d'égrener les titres de ses ouvrages depuis le début comme une sorte de trésor dont on compte les

pièces d'or: « Du malheur de trop penser à soi », « Petit traité à l'usage de ceux qui veulent toujours avoir raison », « Le bar de l'insomnie », « l'Hurluberlu ou la philosophie sur un toit »... ». Je ne les ai pas tous lu, loin s'en faut, ce sont des réserves de plaisir en perspective. « Merci aux ambitieux de s'occuper du monde à ma place » doit être son vingtième livre à un ou deux épisodes près.

En 2001, le vagabond approximatif habitait Beauvilliers, « un piètre bourg d'Eur-et-Loir ». Il s'en éloignait pour gagner Lammotte-Beuvron, la Châtre, Mende et l'Auvergne, quelque part entre Julien Gracq et Alexandre Vialatte. Quatorze ans plus tard, devenu « retraité indolent », il habite toujours à « B. », entre Georges Perros et Jean-Claude Pirote, il n'en bouge pas. Il ne sort même plus guère de chez lui, parfois une escapade au bistrot, pour être à l'écoute des événements monde et boire un coup.

Alors que fait-il pendant 152 pages? Il écrit une lettre à son ami Martinu avec lequel il conversait il y a quinze ans. Il n'a aucune idée de ce que son ami perdu de vue fait actuellement et où il habite. Bien sûr, c'est à lui-même qu'il écrit, au fantôme de son passé et à ce qu'il est devenu, et puis à Isa, sa compagne. S'il est sensible au temps qui passe, Picard n'écoute pas sa radio-nostalgie intérieure. A la page 59, il lâche le morceau : « je me sers de ma lettre comme d'un point d'appui pour tenter quelques confessions ». Bref la lettre est un paravent pour être tranquille, et faire ce qu'il aime : vivre et écrire à contre temps, butiner dans l'air du temps lent, loin des trépidantes courses à l'info, loin des villes, B. est sa Byzance, il y puise sa pitance, son cher silence.

Le lecteur thésaurise, de ci de là, des brises d'une jeunesse active du côté des « catéchismes idéologiques » et des « engagements décisifs », un compagnon précieux que fut un livre, « La faim » d'Hamsum, dans sa période vagabonde. C'est loin tout ça. Le narrateur a aussi vécu à Paris, il se tient désormais à l'écart, pas si loin tout de même, cependant il ne boude pas

son plaisir lorsqu'il revient marcher dans la capitale. Isa qui est journaliste, apparaît à ses côtés comme est un contre-feu, elle le protège de la maladie infantile des reclus volontaires comme lui : la misanthropie galopante.

A l'ombre d'Isa

Dans ce bourg qu'est B., Georges Picard (ou si vous préférez le narrateur) a une vue imprenable sur la France des déclassés, des petites gens. Et nous sommes au balcon. Il voit là, autour de lui, une France « momifiée dans une indifférence frileuse faite de petites coutumes désuètes et de références morales dépassées », des « gens qui ne comprennent pas ce qui leur arrive », rien d'étonnant à ce que « beaucoup votent pour l'extrême droite d'une main tremblante, car ils sont tout sauf extrémistes ». Des gens modestes qui demandent juste « de la douceur et un peu d'attention » mais qui s'abîment le teint et l'âme à regarder une télé qui les gave d' « images désespérantes adoucies par le miel de divertissements débiles ». Dommage que Hollande&Valls n'aillent pas boire des coups au bistrot de B. ou ne lisent pas les livres du discret Georges Picard.

La solitude programmée de l'auteur est un confort qui le protège du mauvais théâtre des relations sociales, de « Connard Fini », le type tatillon de l'administration et de « Jean Foutre », son voisin raciste. Il délègue le soin de s'informer à sa compagne Isa, journaliste de métier. Elle décrochera un scoop au fil du livre (fruit d'une enquête sur des détournements d'argent et autres pots de vin dans la région). Il préfère rester en marge du cirque et laisser canoter ses phrases sur la page, faire des petites vaguelettes ironiques qui n'atteindront pas la rive, ou alors en sourdine, nonchalamment. Il nous touche avec son art de ne pas y toucher, de ronchonner en chambre, de maugréer ses attendrissements mezzo voce dans des pages qu'il écrit à la main.

Au fil de ces promenades de mots alanguies et de pensées mollement déterminées, Georges Picard oublie un peu la lettre (ou le prétexte de la lettre) qu'il écrit à son ami Martinu. Il s'y remet

quand il est temps de finir. Isa, journaliste couverte de gloire, attend son bonhomme pour partir en Asie. A la dernière page, Georges Picard quitte B. Provisoirement. Pour voir un peu de monde. « Brèves nouvelles du monde » est le titre d'un autre de ses livres, le seul qui ne soit pas publié par Corti.

Le Bruit des pages [Blog]

Les émissions littéraires ont du bon. Et si je suis parfois critique à l'égard de La Grande Librairie, j'avoue que le choix fait par son animateur la semaine dernière (émission du 9 avril) m'invite à plus d'égards. Inviter des gens qui pensent dans une émission à grande écoute, ce n'est pas si courant, et à la télévision, cela relève carrément de l'exploit. J'ai donc pris grand plaisir à écouter les quatre invités et me suis précipitée dès le lendemain chez mon libraire afin d'acheter le livre de Georges Picard publié aux éditions Corti.

C'est tout à fait le genre d'ouvrage que j'aurais pu acheter uniquement en ayant lu le titre et vu la maison d'édition, mais ici, avoir en plus entendu l'auteur m'a totalement convaincue. Et ce, même si ce n'est pas un grand bavard, et encore moins le genre de gars à vous venter les mérites de son livre comme s'il s'agissait du dernier Musso. Non non, il est plutôt du genre taiseux Georges Picard, mais pour fréquenter un peu le fond des bois, je suis habituée au silence et j'aime ça. En attendant, c'est moi qui bavarde et je n'ai encore rien dit de ce fameux livre...

Court récit de 150 pages, il se présente comme une lettre adressée à un certain Martinu. Le narrateur vient d'apprendre que ce dernier habite à une soixantaine de kilomètres de chez lui et se décide donc à lui écrire alors qu'ils se sont perdus de vue depuis des années. Les deux amis ont vieillis et semblent tous deux affublés d'une misanthropie tenace qui a le mérite de les

inviter à réfléchir sur eux-mêmes. La lettre va donc être l'occasion de dérouler un ensemble de réflexions mosaïques sur le passé, l'avancée en âge et la manière dont on peut être (ou ne pas être) soi-même :

« Si l'âge nous fait avancer, c'est vers la perplexité, pas vers la connaissance de soi. Je ne suis pas sûr qu'il faille le déplorer : après tout, quoi de plus excitant que cette confrontation avec l'étranger confus qui nous habite ? »

L'ensemble propose une réflexion jubilatoire sur la société d'aujourd'hui, et, entre autres, invite à se questionner sur les médias et la pensée conforme qu'elle nous déverse à longueur de journée, et toute l'année, sans férié. Une pensée en kit, prête à l'utilisation en soirée, oubliée à peine formulée. Or, le narrateur est peu soluble dans le prêt à penser : il doute. Et dans une société où chacun est invité à avoir les dents blanches, le sourire carnassier et l'air sûr de soi, voilà qui fait tache.

« Il paraît que la conviction est une qualité très recherchée dans notre monde où la réflexion tâtonnante est moins valorisée que la propension à affirmer n'importe quelle ineptie sur le ton de la sincérité. »

Alors bien sûr, ce n'est pas un roman. Alors bien sûr, ce n'est pas « optimiste ». Alors bien sûr, cela invite plus à penser qu'à oublier. Et pourtant, ce livre devrait être diffusé à grande échelle, genre distribution gratuite à la sortie du métro à la place des niaiseries que l'on nous propose en guise d'outils « d'information ». Car non seulement il n'invite pas à oublier, mais il serait plutôt là pour que l'on se souvienne qu'un autre monde est possible (oui, je sais, cette phrase est totalement utopique et déplacée en 2015, année de l'attentat anti-Charlie déjà presque oublié). Le genre d'ouvrage qui invite à emprunter les chemins de traverse, à jeter sa télévision (pour moi, c'est fait depuis longtemps), à écouter l'herbe pousser en regardant d'un œil amusé ceux qui vous disent que c'est la crise et que, vrai-

ment, il va falloir que l'on travaille tous le dimanche afin que le monde aille mieux.

Donc merci M. Picard, vous m'avez presque donné envie d'aller vivre en Beauce ! Et pourtant, chacun sait ici combien j'aime mes bois... et l'air du grand large...

Je place ce titre en tête de mes coups de cœur littéraires de l'année, et j'ai déjà commandé un deuxième ouvrage de l'auteur (il a déjà plus de vingt ouvrages à son actif).